



## DOSSIER BOUGE BRÉSIL !

FABRIQUES RESPONSABLES

# En mode éthique

En 2013 au Bangladesh, l'immeuble Rana Plaza s'écroulait, tuant 1 138 salariés du textile sous-payés. Pour détricoter un tel système, rien de mieux que la mode éthique. Le Brésil, qui dispose de ressources naturelles gigantesques, de droits sociaux de plus en plus respectés et d'une créativité sans limite, se révèle être un pionnier du secteur. **Hélène Seingier**



Lorsqu'ils se sont demandé dans quel pays développer leur projet de baskets équitables, les deux Français créateurs de la marque **Veja** n'ont pas hésité longtemps. « *Au Brésil, on trouve les matières premières nécessaires – du caoutchouc sauvage en Amazonie, du coton bio dans le Nordeste –, et des usines qui respectent les droits des travailleurs* », résume François-Ghislain Morillon, assis à l'arrière d'un pick-up sur les chemins cabossés de l'Acre. C'est dans cette région isolée, à l'extrême ouest du Brésil, que se

trouvent les rares producteurs de caoutchouc sauvage de la planète. Pour récolter le lait d'hévéa, Erasme Santos ne se rend pas sur une plantation : machette à la main, il se fraie un passage dans la forêt vierge. « *Ces arbres sont notre richesse, affirme le producteur en saignant un tronc gris, au milieu d'un fouillis de lianes et d'arbres centenaires. Le commerce équitable paie un bon prix pour le caoutchouc. Cela nous évite de déboiser pour élever du bétail, qui est très rentable.* »

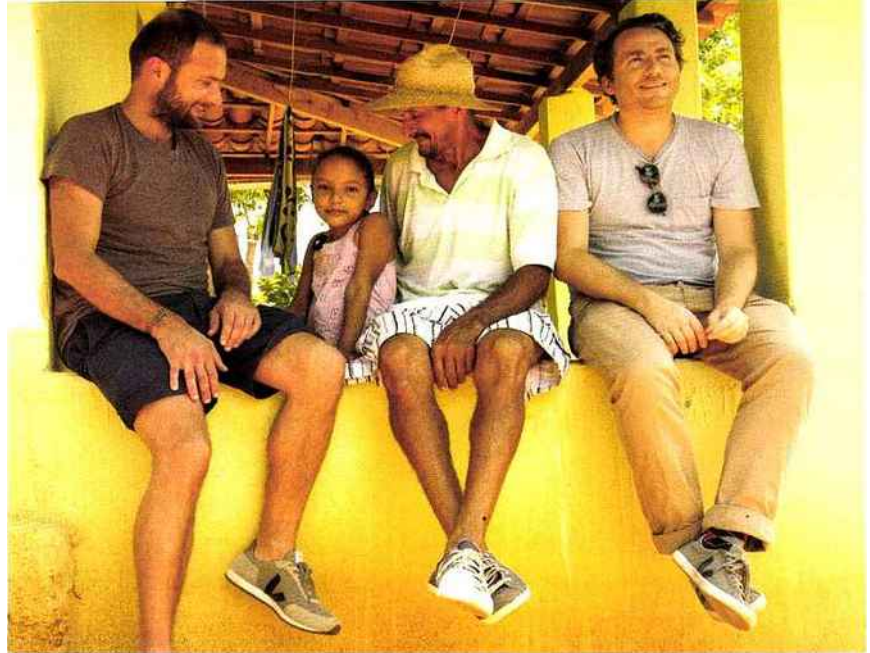
D'autres marques misent sur les ressources naturelles du Brésil pour déve-

lopper une mode responsable. Green co., par exemple, fabrique ses jeans et ses collections aux imprimés végétaux en coton bio ou en fibre de bambou. « *Il n'y a rien de plus sale que du coton conventionnel. Comme ce n'est pas comestible, les producteurs les arrosent de produits chimiques* », s'insurge Luciana Duarte, spécialiste de la mode éthique au Brésil, sixième producteur mondial de textiles.

#### COTON BIO VS MODÈLE BEYONCE

João Felix, lui, n'ouvre aucun bidon de produit chimique lorsqu'il veut donner

## “Les consommateurs brésiliens manquent encore d'éducation environnementale pour apprécier les produits écologiques.”



un coup de boost à ses cultures. Ce petit agriculteur du Nordeste brésilien, fournisseur de coton bio pour Veja, dilue simplement de l'urine de vache dans un mélange d'eau et de savon neutre. « Nous avons appris cette technique d'engrais naturel avec une ONG d'agroécologie, explique-t-il en aspergeant ses plants de coton, sésame, maïs et haricot plantés côte à côte. Cela nous évite de manger des aliments contenant des produits chimiques et me permet de vendre le coton bien plus cher que le coton conventionnel. » Le prix en commerce équitable dépasse même de 65 % le cours du marché.

La présence de ressources naturelles au Brésil n'assure pas pour autant des débouchés à ces vêtements responsables. « Les consommateurs brésiliens manquent encore d'éducation environnementale pour apprécier un produit écologiquement correct, analyse Luciana Duarte. La petite classe moyenne est un peu calquée sur le modèle Beyoncé : bronzée, blonde, et avec des habits qui brillent ! Pour ces clients-là, qui sont les plus nombreux, la mode écologique n'est pas fun. »

### L'ART DE LA « FAVELISATION »

Un autre trait de la culture brésilienne devient alors intéressant : l'art de la récup'. C'est le degré minimal de la mode responsable, mais elle a le mérite d'être répandue.

Dans les ateliers poussiéreux du créateur Gilson Martins, en banlieue de Rio de Janeiro, pas l'ombre d'une toile de coton bio, tout respire le synthétique. Mais les tiroirs débordent de re-

talhos, ces restes de découpes que les couturières collectionnent comme des trésors. « Je m'en sers pour faire les motifs des sacs de la ligne “Lixo nobre” [“déchet noble” en portugais, ndr] », explique Leni Ferreira. Lunettes au bout du nez, elle agence les pièces colorées qui deviendront la colline du Pain de sucre ou la fameuse statue de Christ rédempteur.

« Quand j'étais enfant, ma mère fabriquait nos vêtements, mais aussi le mobilier de la maison, faute de moyens. Nous recyclions par nécessité », explique le très branché Gilson Martins dans sa boutique glam-chic d'Ipanema, sur un fond de bossa-nova. Aujourd'hui touristes et Cariocas achètent à prix d'or ses sacs dont l'anse fut une poignée de tiroir ou ses pochettes de soirée taillées dans le tissu brillant d'un fauteuil de coiffeur. « J'appelle ça la “favelisation” : tout comme les habitants des favelas rassemblent des choses improbables pour se construire une maison, le créateur utilise des objets méprisés pour concevoir des produits mode », décrypte Luciana Duarte. Elle admire entre autres le travail de Gabriela Mazepa, passée experte en upcycling de résidus textiles. De grands créateurs s'arrogent cependant un peu facilement l'image de « partenaires des favelas », met en garde Luciana Duarte. Orner une seule collection de broderies de la coopérative Coopa Roca (de la favela carioca de la Rocinha) n'est pas un partenariat socialement durable. « Les vêtements atteignent des prix démesurés mais les couturières n'en savent rien, poursuit Luciana. La plupart du temps

elles travaillent en sous-traitance, sans aucun contrat. »

### SALAIRE MINIMUM ET PODIUMS MÉTISSÉS

Luttes sociales aidant, les ouvriers brésiliens sont tout de même bien mieux traités que leurs homologues d'Asie, par exemple. Le salaire minimum a presque doublé au cours des deux mandats du Président Lula et les syndicats ont voix au chapitre dans la plupart des fabriques. « Le travail reste assez pénible mais les horaires sont raisonnables et les droits aux congés respectés », expose François-Ghislain Morillon en inspectant les lignes de production de ses tennis, dans une usine du sud du Brésil.

Tout comme le créateur Gilson Martins, le Français participe à un autre projet engagé : il enseigne à Casa Geração, une école de mode perchée dans une favela de Rio de Janeiro. La vingtaine d'élèves, recrutés sur leurs croquis ou leurs créations, viennent pour moitié de quartiers pauvres et pour moitié du reste de la ville.

C'est une Française, Nadine Gonzales, ancienne consultante de mode, qui a imaginé l'endroit. Fascinée par ce qu'elle appelle « la complicité entre le corps et le vêtement » au Brésil, elle a décidé de mettre en lumière les jeunes talents des quartiers délaissés. Certains se font leur place à la Fashion week de Rio. Quant aux jeunes qu'elle forme pour défiler, ils contribuent à un autre défi de la mode brésilienne (et mondiale) : ouvrir les podiums aux mannequins à la peau noire. ☺